

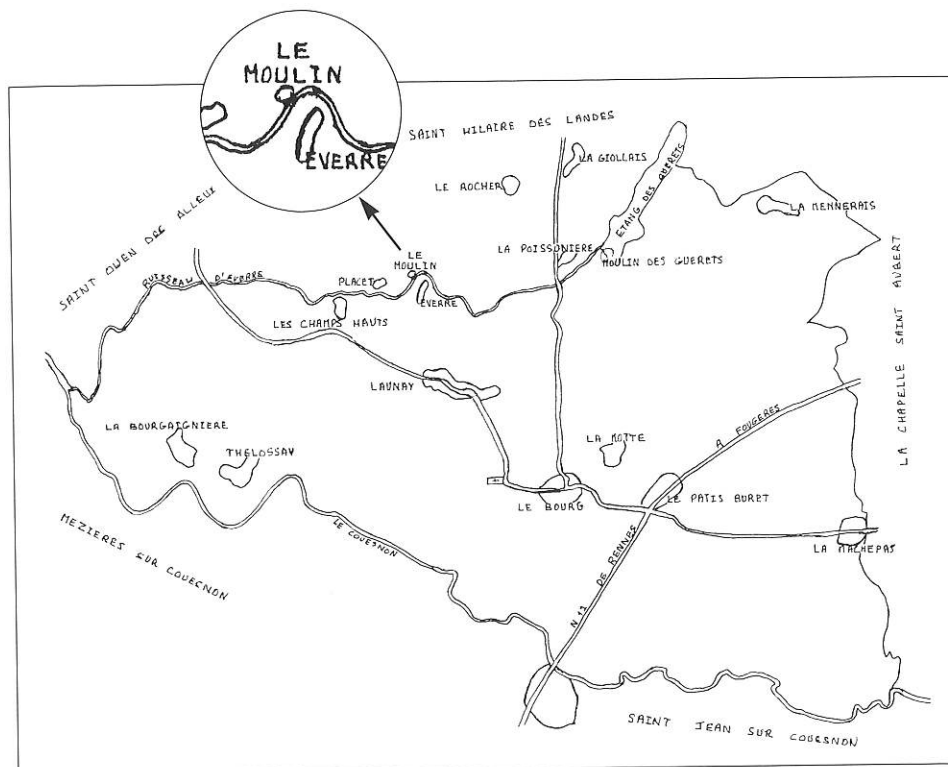


Les prix obtenus sont souvent accompagnés de coupes ou de médailles en argent, en vermeil ou en bronze.



Les vieux serviteurs ruraux reçoivent des prix en espèce et aussi parfois des médailles accordées par le ministère de l'agriculture.

LE MAQUIS D'EVERRE



Saint-Marc-sur-Couesnon.

Le 27 juillet 1944 à Everre.

En 1944, le débarquement se prépare, la résistance s'organise, mais en campagne, on est bien loin de tout cela, absorbés par les tâches journalières. Bien sûr, des réunions de patriotes ont lieu ici ou là mais dans le plus grand secret autour des chevilles ouvrières comme l'abbé Bérel, curé de Saint-Christophe-de Valains ou M. Loysance, maire de Saint-Hilaire-des-Landes. C'est lui qui a trouvé la cache d'Everre, en accord avec la famille Gobé, propriétaire du moulin qui ne tourne déjà plus. Niché dans ce fond de vallée, ce lieu de passage peut devenir une véritable souricière.

Le contexte général.

- 1939 : - 15 mars : Occupation de la Tchécoslovaquie par les troupes Allemandes.
- 1^{er} septembre : La France et l'Angleterre entrent en guerre.
- 1940 : - Été : Pétain devient chef de l'état.
- 800 000 réfugiés affluent en Bretagne.
- 1941 : - 7 décembre : Les Etats-Unis entrent en guerre.
- 1942 : - 11 novembre : Il n'y a plus de zone libre en France.
- 1943 : - 3 février : Victoire des Russes à Stalingrad.
- 1944 : - 6 juin : Débarquement des Alliés en Normandie.
- 6 et 9 juin : Bombardement de Fougères.
- 3 août : Libération de Fougères.
- 5 août : Libération de Rennes.
- 25 août : Libération de Paris.
- 1945 : - Février : Partage de l'Europe à Yalta.
- 8 mai : Fin de la guerre en Europe
- 6 août : Première bombe nucléaire à Hiroshima au Japon.



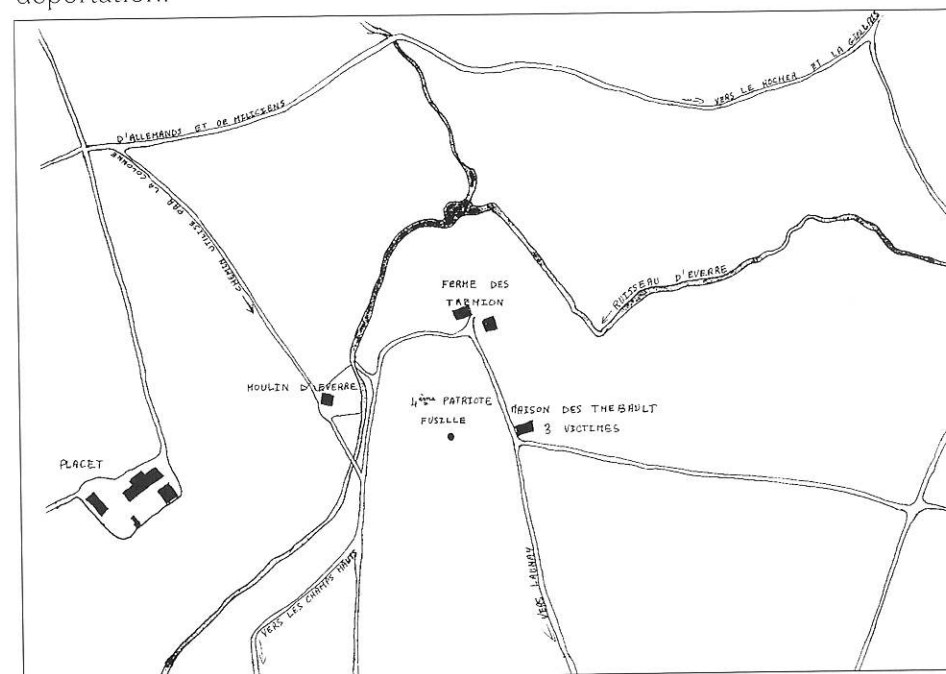
Appel du Général De Gaulle en juin 1940

chemin, le soupçon le gagne quand on lui fait remarquer que ses sabots font trop de bruit. Sous la menace, il n'est plus possible de faire marche arrière. Il abandonne finalement le groupe de la mort sur les hauteurs du moulin d'Everre.

Il est 7 heures du soir et les treize résistants entrent dans la cuisine pour partager la soupe quand ils se font surprendre.

Aussitôt, une fusillade éclate. Certains sautent par la trappe du grenier et se dispersent, l'un, Raymond Crosnier, dans un champ de blé où il passera la nuit, l'autre, Jacques Jouet, dans le ruisseau où il restera lui aussi toute la nuit avec juste la tête hors de l'eau. Le plus dur pour eux est d'entendre leurs camarades se faire torturer par la milice. Quatre patriotes y laissent leur vie : André Chaperon (19 ans), Roger Crosnier (21 ans, frère de Raymond), Joseph Lemoine (23 ans) et Léon Pépin (20 ans). Deux autres patriotes sont arrêtés et déportés : M. Alouette qui meurt à Hanovre en 1945 et Henri Leprince qui après avoir été torturé (*ils m'ont cassé un bras et j'en garde toujours des séquelles 50 ans après*) réussit à s'évader durant le voyage.

Après la fusillade, le groupe d'Allemands et de miliciens abandonne trois cadavres devant la porte des Thébault et un autre au pied d'un arbre dans un champ situé à quelques pas. Ils repartent avec cinq otages : Marie-Louise Tual, Henri Lebreton, Lucien Bigot, Jean Coquelin et le père Trémion, ouvrier sur la ligne de tramway et qui ce soir là coupe de l'herbe à quelques mètres de la petite ferme de sa femme. Il mourra en déportation.



Les lieux du drame.



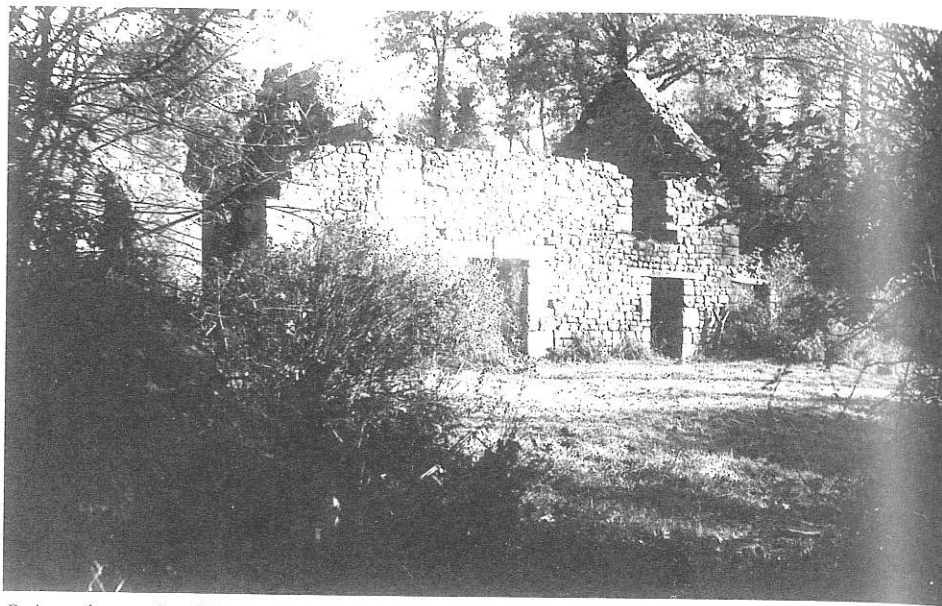
Crédit Photo : J.C. Pichon

Le commandant Louis Pétri dit "Loulou", responsable du maquis d'Everre.

Début juillet 1944, un groupe de résistants de la région de Dinard et des déserteurs des chantiers allemands du mur de l'atlantique, peu expérimentés du côté militaire, arrivent au moulin d'Everre pour repérer la région. Leur mission : neutraliser la milice fougéraise.

Mais, un rapport à la Kommandantur de Rennes suffit à mettre en route une colonne d'Allemands et de miliciens.

Le soir du 27 juillet, les Allemands arrivent au bourg de Saint-Marc-sur-Couesnon, demandent leur route et se dirigent vers la Poissonnière puis la Giollais en Saint-Hilaire-des-Landes. Là, ils laissent leurs véhicules, traversent le village du Rocher où ils trouvent un brave homme occupé à faire des liens pour mettre la récolte en gerbe. Les miliciens se font passer pour des patriotes et notre homme accepte de les conduire jusqu'au moulin. Mais, en



Ruines du moulin d'Everre peu après les événements.

La terreur s'empare des gens des villages aux alentours. Madame Trémion s'enfuit avec ses enfants pour se réfugier chez sa sœur à Saint-Jean-sur-Couesnon. Elle ne reviendra qu'une quinzaine de jours plus tard. Le lendemain, 28 juillet, Madame Guillemot et Marie Joseph Hurault des Champs-Hauts, à force d'entendre beugler décident d'aller traire les vaches des Trémion et de s'occuper des bêtes. André Serrand (17 ans), commis aux Champs-Hauts, les accompagne. Il monte à l'échelle du grenier mais est sommé de redescendre rapidement par les deux femmes, mères de famille, qui sont terrorisées à l'idée qu'un combattant se soit réfugié dans le grenier.

Dans la journée, quelques personnes n'écouter que leur courage se rapprochent des lieux du drame pour découvrir les corps sans vie et



Monument commémoratif d'Everre.



Recueillement devant le monument d'Everre dans les années 50-60 avec l'abbé Béthuel. En arrière-plan, la maison de la famille Thébault.



Sur le chemin du retour, la procession traverse le village de Launay.

le désastre. Jean Bouvier, accompagné de son beau-père, Pierre Tropée, maire de Saint-Marc-sur-Couesnon et quelques voisins rassemblent les corps dans une charrette et donnent à ces pauvres gars une sépulture dans le cimetière, après qu'un résistant caché et resté sur les lieux leur ait donné l'identité de chacun.

Le calme revenu, les familles transféreront les corps dans leurs communes d'origine (Dinard et Pleurtuit).

Aujourd'hui, à Everre, il ne reste plus que les ruines du vieux moulin qui est incendié quelques temps plus tard et un monument commémoratif érigé à la mémoire des victimes.

En 1994, une émouvante cérémonie a lieu au monument d'Everre. Les sept résistants y participent ainsi que Marie-Louise Tual.

Le témoignage de Madame Tual

Lorsque l'attentat a lieu à Everre, Marie-Louise a 33 ans. Elle habite la petite ferme des Guéréts près de l'étang avec sa mère, sa soeur et son fils âgé de deux ans. Sa soeur, Mme Thébaut, habite le village d'Everre avec ses trois enfants en bas âge. Ce 27 juillet, Marie-Louise sarcle une parcelle de choux à la ferme des Champs-Hauts. Au retour, elle s'arrête chez sa soeur à Everre. Ici, depuis trois jours, il y a bien du monde, en bas, au moulin, et ce matin là, encore plus d'animation ; quelques hommes sont à la recherche de "copains à Everre", sans doute de faux partisans. Au soir, Mme Thébaut est inquiète : "Je ne sais pas ce qui va se passer".

Vers 7 heures, sa tâche terminée, M^{me} Tual rentre chez elle, par la traverse lorsque les coups de feu retentissent, la fusillade est brève. Pensant à sa soeur restée seule avec ses trois enfants, elle rebrousse chemin, mais c'est se jeter dans la gueule du loup. L'affaire est grave. Arrivée sur les lieux, elle est mise en joue par des Allemands et sommée de s'arrêter. Devant la maison de sa soeur, trois corps sont allongés ; un autre patriote qui avait tenté de s'enfuir gît plus loin.

Marie-Louise reçoit l'ordre, par trois sommations, d'entrer la première dans la maison, mais elle refuse d'enjamber les corps. Après avoir fouillé la maison d'Everre puis le moulin, les Allemands regagnent les deux ou trois camions restés en stationnement au Village de la Poissonnière et emmènent en otage Marie-Louise, le père Trémion, Mr Le Breton, Jean Coquelin, son commis, et Lucien Bigot de Saint-Hilaire-des-Landes,



Marie-Louise Tual en 1979.

encadrés par la troupe d'Allemands et de miliciens en armes. A la libération, elle est amenée à reconnaître un des miliciens venu chez elle le matin du drame pour demander du pain. Il avait passé la nuit tout près au moulin des Guéréts. A son jugement au Parlement de Bretagne, trop de témoignages pesaient contre lui : il fut exécuté en novembre 1944. C'était un jeune originaire de l'Orne.

"Les camions nous emmenèrent à la prison Jacques Cartier de Rennes. Après un passage dans trois ou quatre bureaux, je fus enfermée pour 10 jours. Arrivée dans la cellule, je fondais en larmes. La journée avait été trop dure.

Ensuite, on prit un train camouflé sous les branchages, assez loin de la prison, en direction de Nantes puis Tours. Lors d'un arrêt à Langeais où des religieuses nous apportèrent à manger, le convoi de 70 wagons subit une attaque aérienne des alliés. J'en profitais, pour m'évader avec une vingtaine de prisonniers du Morbihan. Mais les Allemands et leurs chiens nous rattrapèrent immédiatement et nous firent promettre de ne plus jamais recommencer. J'appris plus tard que Mr Martin, résistant de Saint-Hilaire-des-Landes, faisait parti de ce convoi. D'autres eurent moins de chance que nous, puisque 75 résistants furent fusillés dans les vignes.

Le train reprit sa route jusqu'à Belfort où je restais de nouveau une dizaine de jours en cellule. Ensuite, un camion nous emmena à Giromagny, à 12 km au nord de Belfort. Je restais cantonnée dans une cantine scolaire, toujours avec la même tenue que ce fameux 27 juillet : la blouse, les sabots de bois et mon chapelet qui m'a permis de tenir le coup.

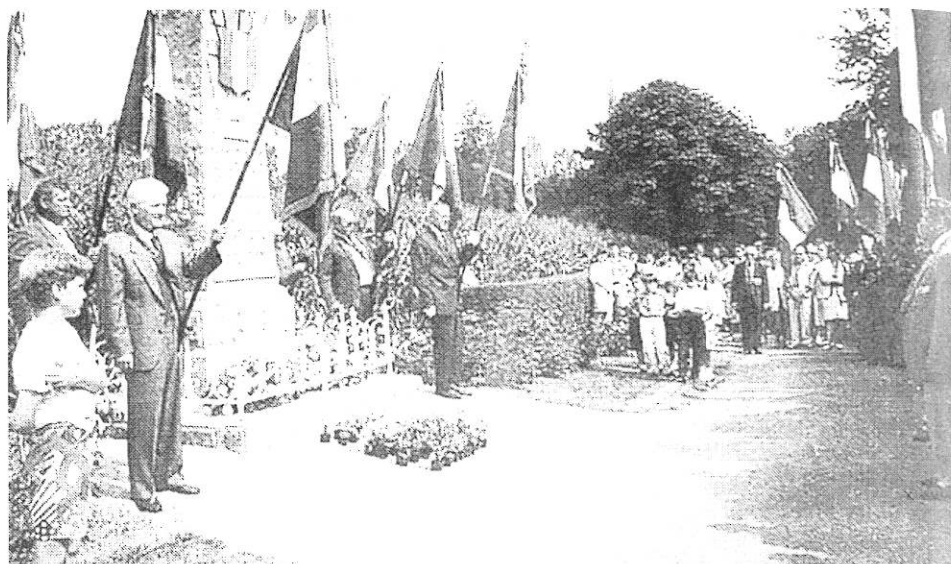
Dès ma libération, je regagnais à pied, avec mon amie, la préfecture de Belfort qui nous donna un peu d'argent pour notre retour. Notre convoi, dans lequel une femme était sur le point d'accoucher, prit la direction de la Suisse par Delle et Pontarlier. Je suivais ce convoi, j'étais chagrine, je ne parlais plus. A pied, en camion, en train ou en utilisant un bac car bien des ponts avaient été bombardés, je regagnais Rennes.

Arrivée à Rennes, je ne trouvais pas de correspondance et les télégraphes ne fonctionnaient pas ce jour-là. Heureusement, une femme qui s'était réfugiée à Saint-Marc-le-Blanc me reconnut "on te croyait morte", je passais donc la nuit chez elle. Ce n'est que le surlendemain qu'un ancien réfugié de Coglès me déposait à Saint-Aubin-du-Cormier. C'est à pied que j'ai gagné Saint-Jean-sur-Couesnon où je pris un repas.

Une femme était allée au devant pour prévenir ma famille qui me croyait morte, et au Pâtis-Buret, tout un groupe attendait pour m'accueillir avec jument et voiture. Je les retrouvais tous dont mon fils de deux ans à qui j'offrais une petite brouette...

Partie le 27 juillet, j'étais de retour le 13 octobre 1944. Quatre-vingt dix jours d'otage, mais c'était insuffisant pour bénéficier d'une pension : il fallait 100 jours Les guerres nous ont apporté bien du malheur : des oncles, des parents tués à la guerre 14/18 ou des suites de blessures ... et cela continuait."

(Témoignage recueilli auprès de Marie-Louise Tual en 1998)



Juillet 1994 - 50^{ème} anniversaire des événements d'Everre.



Les sept résistants survivants (en 1994)

LES ÉVÉNEMENT RÉCENTS

Les lotissements

Le lotissement «Bellevue»



Lotissement «Bellevue»

L'exode rural incessant incite les élus locaux à acquérir un terrain pour y construire un lotissement et ainsi tenter d'attirer de nouveaux habitants. L'achat d'une parcelle d'un hectare environ est décidée le 21 juillet 1976 et l'acte de vente signé le 3 février 1977. Après les travaux de viabilité et les autorisations de permis de construire, les premières maisons sortent de terre en 1979 et le lotissement est définitivement achevé en 1982. Situé à l'entrée du bourg et dominant magnifiquement la vallée du Couesnon (d'où son nom de Bellevue) ce lotissement accueille actuellement 38 habitants repartis en 10 maisons individuelles.

Le Lotissement «la Haye»

En 1997, le démarrage des travaux de la route des Estuaires est un motif de réflexion pour les élus de la commune. Il est en effet indispensable de s'interroger sur l'impact que peut avoir cette voie de communication qui relie trois grandes villes: Caen, Avranches et Rennes. Il faut aussi